Guyer, Jane I. -- *An African Niche Economy. Farming to Feed Ibadan, 1968-88*. London, Edinburgh University Press, International African Institute, 1997, 260 p., bibl., index.

Jean-Louis Chaléard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/178>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.178

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1356-4

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Louis Chaléard, « Guyer, Jane I. -- *An African Niche Economy. Farming to Feed Ibadan, 1968-88*. London, Edinburgh University Press, International African Institute, 1997, 260 p., bibl., index. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 158 | 2000, mis en ligne le 02 mai 2003, consulté le 05 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/178> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.178>

Ce document a été généré automatiquement le 5 février 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Guyer, Jane I. -- *An African Niche Economy. Farming to Feed Ibadan, 1968-88*. London, Edinburgh University Press, International African Institute, 1997, 260 p., bibl., index.

Jean-Louis Chaléard

L'Afrique tropicale a connu depuis plusieurs décennies une croissance urbaine accélérée qui a entraîné de profondes transformations dans les campagnes, en particulier l'essor d'une production agricole destinée à nourrir les villes. L'ouvrage de Jane I. Guyer analyse l'évolution d'une communauté yoruba, dans la division d'Ibarapa, à l'ouest d'Ibadan, en zone de savanes humides, et ses réponses à la demande urbaine. L'ouvrage mérite de retenir l'attention à plus d'un titre. D'abord, à l'encontre des études classiques sur les productions et les marchés qui s'intéressent à l'agriculture d'autosubsistance et aux cultures d'exportation, Jane I. Guyer essaie d'analyser les réponses locales à une demande urbaine en croissance rapide. L'intérêt du travail réside aussi dans l'examen minutieux de l'évolution d'une communauté déjà étudiée par l'auteur en 1968 et « revisitée » en 1988. La méthode n'est certes pas nouvelle : les chercheurs de l'Orstom, entre autres, l'ont abondamment illustrée dans les années 1980-1990. Mais l'évolution riche et accidentée du Nigeria pendant ces deux décennies permet de voir les réactions et les innovations multiples d'une société face à un environnement particulièrement changeant : de la guerre du Biafra à l'ajustement structurel des années 1980, en passant par le boom pétrolier de la période 1975-1983. Enfin, un autre intérêt réside dans une approche anthropologique prise au sens large, fondée sur des enquêtes minutieuses de terrain, qui permet d'aller au-delà des schémas économiques explicatifs habituels, et qui intéressera des lecteurs de disciplines variées (anthropologues, bien sûr, sociologues, économistes, géographes, etc.).

La première partie (« Location ») situe l'étude, tant du point de vue conceptuel que des localisations géographiques. L'auteur pose la question des relations entre la rationalité économique et la dimension culturelle dans les prises de décision des acteurs. Face aux différentes théories, l'originalité de la démarche de Jane I. Guyer tient à l'adoption d'une méthode inductive qu'elle justifie et qui l'a amenée peu à peu au concept de « niche économique ». Allant au-delà de l'usage courant, l'auteur donne un contenu social à sa définition. Elle essaie de montrer que les Yoruba ont su profiter de différentes opportunités qui s'offraient à eux, aux marges de l'économie capitaliste globale, sans que soient remis en cause les cadres sociaux fondamentaux. Au contraire, la société yoruba a su s'adapter en donnant une reconnaissance à ces différentes niches et en intégrant dans ses catégories les nouveautés nées des opportunités du marché. Avant d'arriver à ces conclusions, l'auteur présente minutieusement les résultats de ses investigations de terrain dans la deuxième partie. La longueur de celle-ci est significative à la fois de l'ampleur des évolutions qui ont affecté la région d'Ibarapa pendant la période et de l'importance qu'attache Jane I. Guyer à l'exposé des faits, fondement de sa démonstration. Si le titre (« Narratives ») souligne le côté descriptif de la présentation historique, qui détaille les différentes évolutions observées, le contenu est parcouru par une réflexion sur les mutations économiques et sociales d'une agriculture africaine.

Les premiers chapitres rappellent la situation avant 1970. Dans les années soixante, on pouvait déjà constater des changements limités dans les systèmes de production, sous l'effet, entre autres, de l'amélioration des conditions de transport. De nouveaux venus étaient à l'origine d'un premier essor de l'agriculture commerciale : les pasteurs fulani ; les travailleurs migrants venant du confluent Niger-Bénoué, appelés « Agatu » ; l'État, qui intervenait par sa politique alimentaire ; et une grande société agro-industrielle de tabac, NTC. Le développement limité du cacao, l'extension du travail agricole féminin rémunéré ainsi que la transformation de certaines productions par les femmes apparaissaient comme des nouveautés dans l'économie régionale. Cependant, les cultures demeuraient pour l'essentiel vivrières, et c'était plus par l'étendue des superficies que par la nature du système de culture ou tout autre aspect que les exploitations se différenciaient.

Les développements suivants sont consacrés aux évolutions postérieures. Jane I. Guyer accorde une place à part au « boom » du pétrole, situé entre 1975 et 1983, dont les conséquences sont considérables. Pendant cette période, l'importation de véhicules permet l'essor d'un groupe de transporteurs, ce qui favorise le développement d'une agriculture destinée aux villes : Ibadan devient plus accessible aux productions d'Ibarapa. L'importation de tracteurs conduit à l'extension des travaux mécanisés par la diffusion des contrats de labour. Le recours au travail rémunéré s'étend : aux Agatu viennent s'ajouter les Saabe, migrants de l'Afrique de l'Ouest francophone, moins organisés et faisant de plus longs séjours.

L'auteur étudie enfin les changements des différentes catégories d'agriculteurs. Si les grandes exploitations ne constituent pas une innovation radicale, l'essor de fermes « moyennes » (d'une quarantaine d'hectares), souvent créées par d'anciens citadins, apparaît plus original. Surtout, Jane I. Guyer met en exergue l'apparition de nouveaux groupes de producteurs : d'abord les femmes, dont elle montre les spécificités des exploitations, et les jeunes hommes. Elle termine cet exposé par les petits exploitants, qui restent les plus nombreux et qui entrent aussi dans l'économie de marché.

La dernière partie essaie de faire la synthèse des observations et souligne les synergies entre les différents acteurs. L'auteur relie ainsi entre eux les fils des multiples trajectoires analysées et prend appui sur ses observations empiriques pour approfondir sa réflexion théorique. Au-delà de l'apparente diversité des groupes et des évolutions, il y a pour elle un processus caractéristique de développement de l'économie marchande. Les réponses yoruba au marché sont spécifiques et illustrent le système commercial (mais non-capitaliste) local et régional, qui se développe aux marges de l'économie capitaliste mondiale. La répartition spatiale des cultures et leur diversité permet, par exemple, de montrer les différences avec le modèle de von Thünen et de situer l'agriculture du Sud- Ouest nigérian par rapport au cas européen (entre autres, le marché foncier n'est pas le même). Jane I. Guyer insiste sur les traits de la société yoruba : celle-ci autorise l'initiative individuelle ; en même temps, les institutions ont sans cesse été adaptées à la nouvelle donne, ce qui a permis le maintien d'une certaine cohésion sociale.

Les théories du marché empêchent donc de comprendre que partiellement les évolutions qui se sont produites entre 1968 et 1988. L'originalité de la société yoruba est d'avoir su intégrer socialement des niches économiques (désignée chacune par un nom spécifique), et d'avoir permis d'encadrer les trajectoires individuelles. Les mutations de l'agriculture et du monde rural en général s'inscrivent ainsi dans une dynamique plus large et, par leur dimension culturelle, ne sont pas réductibles aux principes de l'économie capitaliste.

Au total, l'ouvrage de Jane I. Guyer présente le cas d'une évolution commune à beaucoup d'agricultures africaines aujourd'hui. En effet, la transformation des agricultures vivrières en agricultures marchandes sous l'effet de la croissance urbaine est un mouvement quasi général en Afrique. On regrettera sans doute qu'il soit peu fait référence aux travaux francophones sur cette question. Cela aurait permis de resituer le cas yoruba dans un contexte plus large, de comparer les méthodes d'investigation (il n'est guère fait référence, dans le domaine francophone, qu'aux études par filières) et d'élargir la conclusion.

Mais il faut louer l'auteur d'avoir su, au-delà d'un cas particulier, s'interroger sur les moteurs profonds d'une évolution majeure et d'avoir essayé d'en dégager les logiques. L'idée de « niche économique » telle qu'elle est présentée, c'est-à-dire intégrant une dimension sociale et culturelle, est une porte d'entrée originale pour comprendre l'évolution des économies africaines : l'auteur montre ainsi que si ces dernières sortent des cadres familiaux anciens, pour autant elles ne deviennent pas nécessairement anarchiques, dysfonctionnelles et destructrices du milieu naturel, comme on les présente trop souvent. Sans doute faudrait-il vérifier ces conclusions sur d'autres sociétés que celle du Sud-Ouest nigérian. Mais c'est là un intérêt supplémentaire de l'ouvrage : fournir des bases de réflexion pour de nouvelles investigations, tant empiriques que conceptuelles.